

« ... comme des anges aux ailes éployées »

Jo Yoshida, c'est à la table de la réserve dans le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale que j'ai fait sa connaissance. Nous étions voisins, nous faisions partie de la petite troupe qui préparait la nouvelle édition de la *Recherche* dans la Pléiade. On était au début des années 1980. Pour ceux d'entre nous qui étaient encore des amateurs et qui n'y connaissaient rien, ou pas grand-chose, aux manuscrits de la *Recherche*, notamment de son énorme milieu, deux éminents précurseurs japonais nous indiquaient la voie : Kazuyoshi Yoshikawa et Jo Yoshida. Leurs remarquables thèses des années 1970 sur *La Prisonnière* et *Albertine disparue* pouvaient nous servir de modèles par leur déchiffrement soigneux, leur analyse détaillée et leur commentaire sobre. Pour moi qui balbutiais dans *Sodome et Gomorrhe*, c'est là que je me suis initié, sur le tas, à la méthode requise.

La thèse de Yoshida, *Proust contre Ruskin. La Genèse de deux voyages dans la « Recherche » d'après des brouillons inédits* (1978), il est vrai que je l'ai connue et lue au Cabinet de manuscrits de la BN avant de rencontrer son auteur. Elle m'impressionnait vivement par la délicatesse de son érudition. Puis il a rejoint notre équipe de la Pléiade à la faveur de je ne sais plus quelle redistribution des tâches, et il s'est joint à nous lors de nos réunions épisodiques dans la salle manger de Jean-Yves Tadié au boulevard Henri IV. Mais à l'époque chacun travaillait à sa partie, tellement pressé par le temps qu'on n'en avait plus beaucoup pour échanger nos points de vue sur nos textes respectifs et sur le reste du monde. Yoshida était à l'œuvre sur plusieurs fronts, notamment l'établissement du texte, des variantes et des esquisses de *Du côté de chez Swann*, qui devait être réalisé en quatrième vitesse. C'est donc plus tard que je l'ai mieux connu, une fois que nous fûmes sortis de la besogne féroce que nous avait imposée l'achèvement de cette édition dans des délais impitoyables, une fois aussi que Jo Yoshida eut contracté la maladie qui devait accompagner désormais sa vie quotidienne.

Ce sont alors des rencontres régulières à Paris et à Kyoto, ou encore à Cerisy que je voudrais évoquer. Il y avait chez notre ami une allégresse, une exubérance et une générosité qu'en France on associerait volontiers à un caractère méridional. Je l'ai toujours vu sourire et souvent pouffer de rire.

Éminent universitaire, maître de sa discipline, il n'était pas de ceux qui se prennent au sérieux et vous en imposent. Son enjouement et son humour faisaient son charme et le rendaient intensément attachant.

Lors de ma première visite à Kyoto en 1997, c'est là que j'ai véritablement connu sa personnalité, parce que je l'ai vu chez lui, à l'université et à la maison, lors de réunions avec ses collègues et ses étudiants, ou de dîners auprès de sa femme et de ses deux enfants, avec, au centre de la demeure, l'autel à la mémoire de ses parents. Jo Yoshida m'a donné Kyoto, comme ce premier matin inoubliable où il m'a entraîné à la villa impériale de Shugakuin. Mais n'est-ce pas, sur le chemin de Shugakuin, le temple de Shisen-do, havre de paix et jardin délicieux derrière ses murs et son escalier étroit, qui est aussi devenu un de mes lieux de prédilection où j'ai tenu à retourner à chacun de mes séjours ultérieurs. Un autre lieu où Yoshida m'a accompagné et donné une leçon cette première année fut le temple de Koryuji où il m'a expliqué les vertus du Miroku Bosatsu. Jo m'en a offert une reproduction photographique qui orne toujours mon bureau et m'inspire la sérénité lorsque les douleurs du travail deviennent lancinantes. Regardant l'image de Bouddha, je pense à mon ami.

L'autre cadre où je le revois, toujours au cours de cette première visite à Kyoto, c'est dans les temples de Nara vers lesquels il m'a mené un autre matin, Horyuji et surtout Chuguji, avec le Miroku Bodhisattva, symbole d'espérance et de confiance. Auprès de Jo, j'ai cru comprendre la sérénité que lui procuraient ces sculptures de Bouddha.

Me reviennent encore à l'esprit, sans bien que je sache pourquoi, des images de Cerisy, lors du colloque qui a eu lieu à la fin des années 1990. C'est peut-être que j'y ai vu mon ami Jo Yoshida dans un cadre différent de l'habitude, ni à Paris ni à Kyoto, mais autour du château, sur la pelouse, en voiture un soir vers Coutances. C'est aussi que nous avons eu là une conversation plus intime que de coutume, après que j'eus proposé de l'accompagner à Saint-Lô pour son traitement, et qu'il m'a confié combien il souffrait désormais de ses articulations. Je puis bien dire que peu de collègues m'ont inspiré autant d'admiration – admiration pour le maître et pour l'homme.

C'est à Paris que je l'ai vu la dernière fois, lors de son dernier voyage. Nous avions rendez-vous dans un café pour parler des épreuves de *Du côté de chez Swann* désormais à la Fondation Bodmer à Genève. Nous devions tous deux en

tenir compte, lui pour la Pléiade et moi pour Folio, et nous nous sommes entendus pour travailler ensemble. C'est un travail qui me reste à faire, sans lui, pour lui.

Antoine COMPAGNON

Collège de France